

La Mathoulaz. Le Suchet

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

La Mathoulaz. Le Suchet.

Nous aimons beaucoup les Alpes, où nous avons fait de nombreuses excursions ; elles ont pour le touriste un prestige, un attrait indéfinissable, qui va pour ainsi dire toujours croissant : à peine en est-on revenu, qu'on voudrait déjà reprendre son bâton de montagne et repartir.

Mais nous apprécions aussi les beautés du Jura, moins variées, c'est vrai, moins imposantes et grandioses, mais remplies du charme qu'on éprouve à la vue de ses grandes et superbes forêts, de ses sapins trois ou quatre fois séculaires, de ses gras pâturages et de ses beaux chalets.

Nous faisons une course au moins chaque année dans le Jura, convié par des amis qui font bien les choses et qui excellent dans l'arrangement d'un itinéraire.

Les grands touristes, ceux qui vous racontent avec emphase leurs exploits, leurs courses sur les sommets vertigineux des Alpes ; qui disent avoir gravi des pointes où l'aigle seul a osé aller avant eux ; qui vous expliquent avec détails la manière dont ils se sont *encordés*, et comment, suspendus aux flancs du rocher, ils ont bravé la mort ; — ceux-là haussent ordinairement les épaules au récit d'une course dans le Jura.

Le Jura, pour eux, n'est pas une montagne, c'est une colline.

Eh bien, croyez-moi, lecteurs, ces terribles grimpeurs ne sont bien souvent que de grands farceurs ; et quand vous les voyez se diriger vers la gare, avec une longue corde en sautoir, un lourd et inutile *piolet*, une gourde remplie de cognac et des souliers ferrés à glace ; quand vous les voyez partir harnachés comme des chevaux de guerre au moyen-âge, dites-vous simplement que tout cela n'est que de la fanfaronade.

Suivez-les d'ailleurs, prenez le même train, et vous les verrez un peu plus tard, visitant tous les bouchons qu'ils trouveront sur leur chemin, et, en quittant la plaine, s'asseoir tous les quarts

d'heure au bord du sentier, pour rouler une cigarette ou caresser leur gourde.

Ils n'iront pas bien haut, soyez tranquilles : à quinze cents mètres au plus, impatients qu'ils seront de redescendre au prochain hôtel de montagne, d'y bien souper, et de fatiguer l'entourage en racontant les ténérités de leur ascension, les dangers inouïs qu'ils ont courus.

Laissons donc ces messieurs pour qui notre Jura ne vaut pas la peine d'être nommé, et allons-y.

Nous avons pris le premier train du matin, et de la gare de Chavornay, nous montons à Orbe par la route d'où l'on suit le trajet de la voie en construction des tramways, et qui serpente entre des prés tout reverdis par les dernières pluies, des cerisiers chargés de fruits et des champs de blé aux bords émaillés de bluets et de coquelicots.

Après un excellent petit déjeuner à Orbe, nous montons en break. — Pardon, j'avais oublié de vous dire que nous avions un break.

Le voiturier est de bonne humeur, ses chevaux sont alertes, vifs, mais doux comme des moutons. Aussi ça roule, que c'est un vrai plaisir !...

En passant sur le plateau de Bosséaz, nous visitons deux belles mosaïques, vestiges fort intéressants de l'époque glorieuse de l'Empire romain, dont faisait partie l'ancienne ville d'Urba, qui s'étendait du côté de Valeyres et de Rances, et qui est mentionnée dans l'*Itinéraire* d'Antonin, dès le IV^{me} siècle, comme étant située sur la grande route de Milan à Strasbourg.

Bientôt Valeyres s'annonce par le *chalet* de M. le député Barbey. Vue extérieurement, cette habitation paraît très simple, très modeste, mais on assure qu'à l'intérieur rien n'y manque : Ça, nous le croyons.

M. Barbey est l'homme le plus populaire de la contrée, qu'il favorise fréquemment de ses largesses. L'administration communale ni les particuliers n'ont le souci du lendemain. Un embaras, un revers quelconque atteint-il l'un des : « On ira voir M. Barbey ».

Notons en passant qu'au siècle dernier

Valeyres était nommé le petit Berne, à cause de la société nombreuse et choisie qui se réunissait autour de M. de Bonstetten. C'est là que passa plusieurs fois la famille de M. le comte Agénor de Gasparin, devenue aussi le centre d'une société d'élite.

Après un quart d'heure d'une montée assez rude, entre deux coteaux de vignes promettant une récolte abondante, on atteint Rances, ce coquet village, caché dans de beaux ombrages et entouré de frais et fertiles vergers.

Ici, malgré la beauté du site et tout ce qu'il offre de riant, nous nous sentons pris tout à coup d'un sentiment de tristesse en songeant au docteur Recordon, à cet homme universellement regretté, et trop tôt enlevé à son pays qu'il aimait tant, et auquel il ne cessa de vouer son activité, sa haute intelligence et tout son cœur.

M. Recordon était né à Rances le 11 août 1811.

La journée est superbe ; mais malgré l'heure matinale, la chaleur est excessive. Aussi est-ce avec joie qu'après avoir quitté Rances, nous nous empressons de pénétrer sous les premiers ombrages de la forêt. De là on monte, pendant près de deux heures, par une route neuve, bien entretenue, construite aux frais de M. Barbey. Tantôt elle déroule ses lacets sous de sombres sapins, tantôt elle traverse des taillis, de larges clairières, qui sont de vrais parterres de fleurs, où l'épilobe étale au soleil ses longs épis roses, qui se mélangent aux campanules bleues et aux blancs panaches de la reine des prés.

Par-ci par-là, la route est bordée d'épais fourrés de framboisiers au vert tendre, piqués de fruits rougissants, que le passant piquera bientôt.

De temps en temps on s'arrête pour admirer un lys martagon, dont les fleurs en turban et d'un rose violet sont portées gracieusement par de hautes tiges. Cette plante est si belle qu'on regrette d'y toucher et qu'on passe sans la cueillir : Laissons à la forêt de si beaux ornements.

Le rideau de sapins s'éclaircit, tombe

tout à fait, et laisse voir, riant et ensoleillé, le pâturage de la Mathoulaz, et son beau chalet, propriété de M. Aubernois.

Aux alentours, sous les bouquets de sapins, de nombreux groupes de promeneurs en pique-nique. — Vue très étendue déjà sur le lac de Neuchâtel et une partie du canton de Vaud.

Le break s'arrête, les chevaux sont mis à l'ombre. De là, plus de véhicule; nous sommes en pleine montagne.

Qu'il est coquet ce chalet de la Mathoulaz, et comme on y passerait avec plaisir la saison d'été!...

De superbes vaches ruminent dans l'étable grande ouverte. Nous entrons; elles nous regardent d'un air doux, sans étonnement. A voir la taille élevée, la conformation et le manteau de ces bêtes propres et bien entretenues, alignées dans cette étable tenue comme un salon, on s'aperçoit immédiatement qu'on est en présence d'un troupeau de choix.

Elles sont presque toutes de même couleur, couleur qui caractérise, nous dit-on, la race du Simmenthal: pie-fauve, fauve-pie, pie-froment, froment-pie.

Et puis de quels jolis noms on les a baptisées. Ecoutez: *Mai, Mayentze, Fleurette, Mignonne, Belle-face, Patrie, Turlurette, Timballe, Canari, Niniche, Marquise, Montagnarde, Czarine*, etc.

Venez, tournons le chalet, et entrons à la cuisine, où une énorme et haute cheminée rappelle les cheminées des châteaux du moyen-âge, où l'on pouvait rôtir un bœuf tout entier. C'est là que trône madame Pinard, femme du gardien de la Mathoulaz, une maîtresse femme, qui vous reçoit le sourire sur les lèvres et le plus gracieusement du monde.

Un petit escalier conduit à l'étage, qui compte quatre chambres, ne vous déplaît, et où l'on vous sert gentiment, à prix très modérés, du laitage, de la crème toute fraîche, une bonne soupe si vous la désirez, une salade croquante qu'on vient de cueillir au jardin du chalet, un petit vin blanc d'Orbe, très agréable, etc.

Que vous faut-il de plus?... Car à côté de cela, vous avez sans doute pris dans votre sac un bon saucisson ou quelque autre victuaille.

Maintenant que nous voilà bien restaurés, montons au Suchet. Pour en atteindre le sommet, il faut deux petites heures de marche. Le soleil darde des rayons brûlants, c'est vrai, mais le pâturage est si beau, si fleuri, qu'il fait oublier ce coup de chalumeau. Partout le gazon est émaillé de fleurettes; l'œillet des chartreux, le genêt, l'orchis vanillé, la petite gentiane bleue, s'y rencontrent à chaque pas.

Après le pâturage, la forêt; après la

forêt, la montagne dénudée, accidentée, par des plis de terrain et des rocailles qui rappellent les Alpes.

La grimpe est un peu rude; mais là haut, quel dédommagement donne le panorama grandiose qui se déroule aux yeux!

Au couchant, la vue embrasse une grande partie du département français du Doubs, où l'on remarque le lac de St-Point, si cher à Lamartine, Jougne, Entre-les-Fourgs, Rochejean, etc.

Puis à droite, et tout près de nous, la chaîne des Aiguilles de Baulmes, avec ses rochers si pittoresques et si tourmentés.

A l'orient, le plateau, sillonné de routes qui serpentent comme de longs rubans entre les villages dont les clochers étincellent au soleil; les prés, les champs aux nuances variées, et mille autres détails charmants.

A gauche, le lac de Neuchâtel, sur les rives duquel se détachent gracieusement Yverdon, Grandson, Onnens, Bonvillars, Concise, Vaumarcus, etc.

A droite, le lac Léman, dans toute son étendue; et comme couronnement à ce tableau vraiment grandiose, la chaîne des Alpes, dont les sommets neigeux émergent et brillent fièrement dans le lointain.

N'oublions pas de mentionner deux autres lacs, celui de la Vallée de Joux et celui de Morat; car on en voit bel et bien cinq du sommet du Suchet.

C'est vraiment une belle et grande scène, qui est, croyons-nous, encore trop peu connue. — Faites la course, croyez-moi.

L. M.

Les bains.

Si jamais une saison a fait apprécier l'effet bienfaisant des bains, c'est bien celle que nous traversons, avec ses longues périodes de chaleur excessive et de sécheresse. Elle ne peut être mieux choisie non plus pour donner quelque intérêt aux lignes suivantes:

Malgré dix-huit siècles écoulés, les peuples chrétiens subissent encore le contre-coup lointain du violent mouvement de réaction morale qui se produisit, à l'origine du christianisme, contre les établissements de bains de l'antiquité devenus des foyers de corruption.

Il est certain que les bains publics furent une des causes de la décadence de Rome; et les traces des monuments gigantesques bâtis par les empereurs montrent que les Césars voyaient là un moyen de séduire et d'avilir le peuple, pour lui faire subir plus aisément le poids de sa servitude.

Les ruines des Thermes, construits sous le règne de Caracalla, étonnent encore de nos jours le voyageur!

On comprend que la vie de la nation se concentrait dans ces palais, dont les murs sont restés debout, à travers les âges.

C'est là, en effet, que les Romains passaient leur temps, cherchant tous les amollissements

corporels, se couvrant de parfums, s'efféminant d'une façon continue; de sorte qu'ils n'avaient plus ensuite l'énergie suffisante, pour regretter et reconquérir leur liberté perdue.

Lorsque le vieux monde pourri tomba en poussière, lorsque sortirent des catacombes les précurseurs et les martyrs d'une société nouvelle, les chrétiens proscrivirent naturellement des mœurs dont ils avaient pu mesurer l'horreur; et les bains publics furent considérés comme marquant d'infamie leurs habitués.

Malheureusement, comme cela arrive souvent, l'effet dépassa la mesure; et après une antiquité qui se baignait trop, vint un temps où la malpropreté se vit honorée comme une vertu.

Michelet, dans ce style concis et imagé dont il avait le secret, a appelé le moyen-âge « mille ans sans bains. » L'expression est saisissante, parce qu'elle est vraie.

Aux heures de la chevalerie, l'eau semblait ne plus servir que pour la cérémonie du baptême; et même à des époques beaucoup plus rapprochées, les personnages les plus haut placés ne se baignaient jamais.

Henri IV répandait autour de lui une odeur fort désagréable, et le récit du cérémonial dont s'entourait Louis XIV prouve que le « roi-soleil » se lavait à peine.

Dans les mémoires du courtisan Dangeau, qui relatait les moindres minuties de l'étiquette, on voit que la toilette royale se faisait derrière un simple rideau, dans une toute petite cuvette. L'amant de Mlle de La Vallière, le pseudo-mari de Mme de Maintenon, ne se baignait pas.

Ce fut le duc d'Orléans qui porta dans l'Histoire le titre de Régent, parce qu'il exerça la Régence pendant la minorité de Louis XV, qui introduisit le premier, dans les mœurs de la cour, les goûts de propreté qu'il avait pris en Angleterre.

On peut se figurer, lorsque les habitudes de la plus haute aristocratie étaient telles, ce qui se passait dans les classes populaires.

Sauf quelques rares bains froids pris, en été, dans les rivières, la plupart des habitants de Paris ne se baignaient jamais, ce qui avait les conséquences les plus fâcheuses pour la santé publique.

Si les épidémies sont devenues plus rares et moins redoutables; si la peste a disparu de notre continent, ce n'est pas seulement parce qu'on a donné aux rues plus d'air et plus de soleil; c'est aussi parce que la population comprend mieux actuellement les bienfaits de la propreté.

(Petit Parisien).

Une répétition.

Mardi soir, par un clair de lune magnifique, nous nous promenions sur Montbenon. Une brise légère faisait agréablement oublier la température brûlante de la journée.

Tout à coup un chant mélodieux, exécuté par de nombreuses voix, se fait entendre dans le silence de cette belle nuit de juillet.

C'était l'*Union chorale*, rangée en demi-